4e ANNÉE, N° 149. — VENDREDI, 9 MARS 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata.*

Dans les Villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Paris, chez *M. Chateauneuf aîné*, rue Richer, N. 6.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie.*

Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... un an, 8 colonnes 6 mois, 4 »

Provinces et Etranger un an, 9 » 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Mars.

PRÉPARATIFS MILITAIRES.

On lit dans le dernier numéro de la *Gazette d'Etat*:

« Personne n'ignore les événemens extraordinaires survenus en Europe depuis une année. Quoique de tous côtés on s'attende au retour d'une tranquillité parfaite, on remarque cependant avec peine qu'il n'a pas encore été donné de parvenir à ce résultat; aussi la plupart des gouvernemens sont-ils attentifs à ce qui se passe et surveillent-ils les événemens dans une attitude armée.

« En considérant l'état actuel des choses il semblerait, à première vue, que l'empire ottoman dût se tenir prêt à faire face à toute eventualité, et s'ouvrant dans la balance les nécessités de l'intérieur et les difficultés de l'extérieur, on comprendra facilement que cet empire ait dû se décider à des préparatifs extraordinaires. Toutefois le gouvernement tire a voulu sonder et examiner avec soin la question de savoir jusqu'à quel point il devait se préoccuper des circonstances; et quoi qu'il n'ait pas trouvé de motifs trop urgens, on ne peut nier que jusqu'à un certain point il n'ait un besoin réel de prendre ses précautions.

« Ainsi l'année dernère, vers la fin de l'été, des troubles éclatèrent en Valachie; grace à Dieu et à S. M. I. ils furent apaisés et un repos complet leur succéda, comme on l'avait espéré. Mais qu'on n'aille pas croire que les forces militaires envoyées en ce pays n'en ont pas été retirées pour quelqu'autre motif particulier; leur présence y est motivée par certaines affaires importantes qu'on est en train de terminer. Dans les affaires intérieures de la Valachie il ne subsiste plus aucune cause d'une nature à absorber toute l'attention de l'Empire ottoman, et comme preuve de la justice et des bonnes institutions que S. M. le Sultan a fait prévaloir, aucun désordre ne s'est manifesté sur un autre point du territoire de ce vaste empire.

« La situation à l'intérieur étant telle que nous venons de la décrire, examinons rapidement quel pourrait être l'emploi de ces dispositions pour l'extérieur. La Turquie se trouve dans les meilleurs rapport d'entente avec les pays alliés tant limitrophes qu'éloignés, et chacun sait qu'entre eux et elle il existe une confiance réciproque. Aussi en une semblable position, il est facile de comprendre que rien dans l'Etat intérieur ou dans les relations extérieures de l'Empire ne vient justifier les dépenses considérables qu'entraînent ces vastes dispositions. Toutefois ces précautions toutes prévent-ves ne portant point atteinte à la amitié, tous les hommes prévoyans avoueront qu'il est nécessaire en des temps de trouble d'assurer, comme il convient, la tranquillité à l'intérieur et de faire respecter à l'extérieur, la manière impartiale avec laquel le gouvernement tire prépare ses armemens.

« C'est pourquoi, d'après les ordres donnés à ce sujet par S. M. le Sultan, la flotte impériale, ainsi que cela a passé chaque année, sera prête au printemps; en même temps il a été décidé que le nombre necessaire des soldats de terre se réunirait pour être envoyés par mesure de précaution là où besoin serait.

« Ces lignes ont été écrites et insérées dans la Gazette officielle de l'empire, pour que la vérité fut connue de chacun et qu'aucune autre interprétation ne pût être donnée. »

La mission de S. Exc. Fuad éfendi dans les principautés moldo-valaques a été marquée par des actes que nous avons en souvent occasion de signaler et qui lui ont acquis les sympathies des populations. Nous donnons aujourd'hui l'adresse qui lui a été présentée, par les principaux négocians de Bucharest, adresse à laquelle nous nous associons de cœur et qui fait le plus grand honneur au commissaire de la S. Porte.

« Excellence!

« Les très-humbles soussignés préposés et membres du corps commercial de cette capitale, s'empressent de remplir un devoir sacré, en se permettant de soumettre à V. Exc. par cette adresse les très respectueux hommages de l'intime et profonde reconnaissance que tous les habitans de cette principauté, et en premier lieu tous les négocians, doivent vous porter, Monseigneur, pour la sollicitude paternelle que V. Exc. daigne prendre sans relâche sur tout ce qui regarde le bien-être de ce pays, et qu'Elle a bien voulu gracieusement manifester encore dans la question du cours des monnaies, qui, grâce à la haute sagesse de V. Exc. et à sa prévoyance éclairée et bienfaisante, vient d'être décidée sur la base de la justice, de l'équité, de l'avantage public et du véritable intérêt du commerce.

« Les dispositions prises par V. Exc. et promptement mises à exécution par le zèle infatigable de M. le secrétaire intime Rustem bey, ont affermi pour l'avenir dans le pays un taux légal et stable des différentes monnaies qui ont cours, en leur désignant un prix conforme à leur valeur intrinsèque, et uniforme pour toutes les transactions pécuniaires des caisses publiques de l'état, ainsi que des commerçants et de tout autre individu privé. Ces dispositions, Monseigneur, forment, certes, un nouvel et important accroit aux nombreux bienfaits que V. Exc. digne et glorieux exécuteur des intentions magnanimes et paternelles de S. M. I. le Sultan, notre Auguste Suzerain, ne cesse de répandre sur tous les habitans de ce pays confié à vos généreux soins, et qui dès le premier moment, ne pouvaient ne pas remplir tous les cœurs de la plus vive reconnaissance envers V. Exc. Ainsi le corps des négocians, appelé en premier lieu à jouir des avantages de cette dernière disposition paternelle de V. Exc. qui désormais le place à l'abri des pertes considérables qu'il a souvent jusqu'ici par la disproportion et le changement trop fréquent du cours des monnaies, ose, Monseigneur, par ces lignes, Vous adresser très respectueusement l'expression de la plus vive, sincère et intime reconnaissance, dont chacun de ses membres est pénétré.

« Daignez, Monseigneur, agréer avec bonté cet humble hommage que les soussignés osent déposer aux pieds de V. Exc.

« Bucharest, le 18 janvier 1849. »

(*Suivent les signatures de tous les principaux négociants de la place.*)

La sollicitude du gouvernement réformateur, qui s'étend à toutes les branches de l'administration et à toutes les classes des sujets, vient de se porter particulièrement sur la gestion ecclésiastique de la communauté grecque. Un firman émané de S. M. le Sultan et promulgué dernièrement, déclare qu'il faut enfin mettre un terme aux abus et aux désordres dont souffraient les caisses publiques affectées au Patriarcat, aux Hôpitaux et aux Ecoles. Il reproche, avec raison, à certains personnages du haut Clergé, des injustices et des énormités préjudiciables au reste de la nation, comme de détourner ou dissiper les fonds confiés à leurs mains par la charité et pour les pauvres; il rappelle aux Prêtres et aux Archiprêtres qu'ils doivent servir de modèles au peuple dont ils sont les chefs spirituels, et que néanmoins un grand nombre d'entr'eux, parmi lesquels doivent être rangés même des Métropolitains, oubliant ce devoir sacré, *tombent journellement dans des fautes que les gens ignorans et du commun n'osent pas même commettre; que le résultat de cette conduite est la diminution progressive de la considération publique pour leur caractère, et le progrès de la démoralisation.*

En conséquence, il faudra user désormais de plus de circonspection dans le choix des Clercs et surtout écarter les hommes qui ont le cynisme de dire: « *que je jouisse au moins de ma dignité ecclésiastique, et que j'en retire* ce qu'elle m'a coûté. » Ce qui veut dire que le gouvernement est décidé à faire intervenir la loi civile pour réprimer la simonie et les autres excès que la loi ecclésiastique est impuissante, dans cette communauté, à prévenir ou à corriger.

Attendu ensuite que les « *affaires d'argent » sont essentiellement temporelles ou laïques, et » qu'il ne convient en aucune manière que le Clergé » s'y ingère,* » on devra procéder à la formation d'une commission dans laquelle, sans porter préjudice aux anciens droits ecclésiastiques, seront admis les Séculiers les plus estimés et les plus considérables de la nation, afin que sans délai, on prépare et règle une nouvelle organisation (*Nizam*) dont le projet sera soumis ensuite à la Sublime Porte.

Cette mesure, qui témoigne de la vigilance du pouvoir, ne peut que recevoir l'approbation de ceux mêmes qui n'y ont point un intérêt direct. Ici, ce n'est pas seulement la morale publique qui exigeait cette réforme, mais encore l'honneur et le renom de toute une nation.

Depuis le jour où S. Exc. Abdul-fak éfendi parvint, à travers mille et un obstacles, à élever l'Ecole impériale de médecine de Galata-Saraï, au rang des écoles européennes, le besoin de publier une feuille médicale qui tint le corps enseignant, les étudiants en médecine et aussi les médecins exerçant sur le territoire ottoman, au courant des progrès de la science, soit en Europe, soit dans l'Empire; et qui servît en même temps à propager l'instruction parmi les sujets de S. M. le Sultan, devint impérieux.

S. Exc. l'Ekim-bachi qui depuis longtemps avait compris cette nécessité, n'a pas perdu de vue le plan qu'il avait conçu de créer un journal médical, et aujourd'hui, sous les augustes auspices de S. M. le Sultan, il se trouve en mesure de la mettre à exécution.

A partir du mois prochain une feuille, imprimée sous le nom de: *Gazette Médicale de Constantinople*, dans les ateliers de l'imprimerie de l'Ecole de médecine paraîtra une fois par mois, en deux éditions, l'une en français, et l'autre, en langue turque. Cette publication se divisera en quatre parties: la première traitera de toutes les observations en chirurgie et en médecine, faites dans la capitale ou dans toute autre partie des possessions ottomanes, qui pourraient intéresser la science; la seconde consistera en un extrait des journaux d'Europe, concernant la matière; la troisième aura trait à l'hygiène publique et la quatrième, sous la rubrique: *Variétés*, renfermera divers articles d'un intérêt reconnu.

Les conditions de l'abonnement à cette feuille mensuelle sont:

Pour Constantinople 24 P. du G. S. par an.
Pour les Provinces 30 id. id.
Et pour l'étranger 40 id. id.

On s'adresse pour les abonnemens à la pharmacie de M. D. Madella, à Galata Perchembé-Bazar, et à Péra, à la pharmacie de M. F. Delassouda, directeur de la pharmacie Centrale.

Sous ce titre: *Nationalités*, le *Siècle* d'Athènes édite un article calqué à peu près sur celui du *National* auquel nous avons répondu dans un de nos derniers numéros. Entre autres choses, rien de plus absurde que le rôle que cette feuille fait jouer à la France et à l'Angleterre dans les affaires de l'Orient; à l'en croire, ces puissances auraient fait fausse route depuis 1827 jusqu'à ce jour; et l'Angleterre, pour obtenir son pardon du *Siècle*, ferait bien de réunir au plus vite les îles ioniennes à la Grèce. Cela dit, « il est temps, continue le *Siècle*, de réunir en faisceaux les membres épars des nations et de former pour chacune d'entre elles une nationalité sous un seul directeur. La troisième période du grand drame politique de l'humanité comprend en soi, comme partie essentielle, l'élément hellénique sans lequel l'équilibre européen ne sera fondé que sur le sable. Que les organes mercenaires de l'Orient cessent donc de soutenir des revenans; que les puissances de la terre comprennent que le temps est fini où l'individualité régnait sur la société et la liberté sociale se séparait de la liberté des nationalités. »

A la lecture de ce galimatias, on reconnaît sans peine que le *Siècle* souffre d'échauffement cérébral; mais nous espérons que cette affection n'atteindra pas son fatal période, si l'on réussit à persuader notre confrère qu'un peu de bon sens l'empêcherait de commettre les énormités auxquelles il vient de se livrer dans l'intérêt d'une cause dont nul ne saurait prévoir le succès.

Nous terminerons en remerciant notre confrère d'Athènes des aménités dont il a bien voulu nous honorer, à l'imitation de son digne confrère le *National*.

Des lettres d'Italie arrivées par le dernier paquebot français portent qu'à la nouvelle, reçue à Turin, de la marche d'un corps d'autrichiens sur Rome, l'armée piémontaise sous le commandement en chef du général Czranowski, (1) se serait à son tour ébranlée pour entrer en Toscane.

Rien n'est venu, jusqu'ici, confirmer les bruits qui ont couru, mardi dernier, après l'arrivée du paquebot russe d'Odessa la *Chersonèse*, d'une nouvelle révolution qui aurait éclaté à Vienne.

Aux promotions que nous avons publiées dans notre dernier numéro de dimanche dernier, il faut ajouter les suivantes:

Aguzi éfendi, ancien chef du bureau de la comptabilité des dépenses d'Anatolie, a été promu au rang de fonctionnaire du second ordre de la première classe, et nommé chef du bureau de la comptabilité des dépenses de Roumélie;

Irfan bey, chef de la chancellerie des correspondances du ministère des finances, a été promu au rang de fonctionnaire du premier ordre de la première classe;

Galib bey, mudir de Gallipoli, a été nommé capoudji-bachi de S. M. I. le Sultan.

NOUVELLES DIVERSES.

Aujourd'hui vendredi, le Sultan accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Foudoukli, pour y assister à la prière de midi.

— Avant-hier, vers le soir, le Sultan était de retour de son voyage à Ismitt.

Hier, il y a eu réception (*Résèïd*) au palais impérial de Théraïgan. Tous les ministres et les hauts fonctionnaires ont été reçus en audience particulière par S. M. I. à qui ils ont présenté leurs félicitations sur son prompt et heureux retour dans la capitale.

— Mardi dernier, en présence de Halil pacha, Chakir bey et autres employés supérieurs de la fabrique de Zeitoun-Bournou, on a essayé les moulins à laminer et à battre le fer, mûs par une machine à vapeur de la force de 60 chevaux; tout a parfaitement réussi, et Halil pacha s'est montré fort satisfait du résultat obtenu. Cette machine et les roues d'engrenage ont été montées, la première par MM. Riddell et Renzie, et les autres par M. John Grant, sous la direction de M. Dutten, ingénieur en chef. Les ouvriers européens ont nommé la machine *nouveriéé* (victorieuse).

Les barres de fer soumises à l'épreuve des laminoirs ont donné le résultat le plus satisfaisant. L'organisation de la fabrique de Zeitoun-Bournou fera honneur au règne du Sultan et à S. A. Ahmet Pethi pacha, grand-maître de l'artillerie et directeur des fabriques, qui, en appelant Halil pacha à la représenter, ne pouvait faire un meilleur choix.

— Avant-hier matin, S. Exc. M. de Titow, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie, s'est rendu chez S. Exc. le ministre des affaires étrangères, A'ali pacha, avec lequel il a eu une longue conférence.

— M. le professeur Muzzi vient d'être nommé chargé d'affaires de la légation de Toscane à Constantinople.

— M. le chevalier Serafini, provisoirement chargé d'affaires de la légation de Toscane à Constantinople, reprend ses fonctions de

(1) M. Czranowski a été nommé général en chef de l'armée piémontaise.

FEUILLETON.

LE PORTEFEUILLE D'UN ÉMIGRÉ.

LA QUAKERESSE.

(*Suite et fin.*)

Jeune homme, je ne te demande plus qu'un moment; si tu as dit vrai, tu seras libre de partir, sinon.... je te tuerai!

En achevant ces mots, il enleva rapidement la clef de la serrure, puis il alla à la fenêtre et jeta l'échelle dans le jardin. Ces precautions prises, il s'approcha de Polly, tira un flacon de sa poche et versa quelques gouttes de la liqueur qu'il contenait sur les lèvres de la jeune fille. Son calme était effrayant; je le regardais faire avec terreur.

Polly ouvrit bientôt les yeux. Son regard tomba d'abord sur moi, elle le détourna en frissonnant et le reporta sur son père, qu'elle caressa longtemps et d'un douloureux sourire.

— Polly, ma fille, lui dit doucement M. Harrison, te sens-tu plus forte? — es-tu en état de me comprendre et de me répondre?

— Parle, mon père, dit-elle.

Le quaker me fit signe d'approcher, et je vins m'appuyer sur le chevet de Polly.

— Ma fille, dit-il, jusqu'à ce jour tu bouche ne n'est pas encore souillée d'un mensonge; c'est un hommage que je suis heureux de te rendre en ce moment solennel. Quelle que soit donc ta réponse à la question que je vais te faire, je te déclare que je te croirai.

— Qu'allez-vous donc me demander, mon père? dit Polly en se soulevant sur sa couche avec effroi.

— Ma fille, reprit le vieillard avec un accent qui paraissait sortir des profondeurs de son âme, voici Senoé qui l'accuse d'avoir reçu cette nuit un homme dans ta chambre. Est-ce vrai?

Un douloureux étonnement se peignit sur les traits de Polly, et je n'oublierai jamais le regard plein de reproche et d'angoisse sous lequel elle me força de courber la tête.

— Est-ce vrai? répéta M. Harrison.

Polly ferma les yeux, et après un moment de silence, pendant lequel j'entendais le bruit de mes artères, elle dit:

— C'est vrai!

En entendant cet aveu, M. Harrison se couvrit le visage de ses deux mains, et je vis de grosses larmes filtrer entre ses doigts tandis que des sanglots soulevaient sa poitrine. Une minute après il ne pleurait plus, et son visage avait repris son impassibilité d'airain. Il s'éloigna lentement du lit de sa fille, ouvrit la porte de sa chambre et me dit:

— Frère, tu peux partir.

Maintenant que cette porte était ouverte, j'hésitais à en franchir le seuil; je ne sais quel pressentiment me défendait de m'éloigner de cette scène de terreur.

— Qu'attends-tu donc? reprit M. Harrison.

Je fis un pas vers la porte. Polly me vit et poussa un cri déchirant.

— Oh! pas ainsi! s'écria-t-elle en se jetant à bas de son lit et en me barrant le passage à son tour. Mon père, continua-t-elle, Senoé t'a dit qu'un homme était entré cette nuit dans ma chambre; mais t'a-t-il dit le nom de cet homme?

— Qu'importe son nom? demanda le quaker.

— Cet homme s'appelle Clinton, dit Polly.

— Clinton! s'écria vieillard, le colonel Clinton dans cette maison!

— Le colonel Clinton, reprit Polly. Hier poursuivi par les insurgés..... menacé de mort..... il m'a demandé un asile.... je lui ai abandonné cette chambre et je me suis retirée dans celle de ma mère.

Ces paroles furent pour moi une révélation. Je me rappelai en effet que la veille Vernon était sorti du camp avec un officiel anglais qui avait pu le classe à un officier anglais qu'on avait surpris observant nos positions. Je me rappelais encore que cet officier, d'après le rapport de Vernon lui-même, avait cherché un refuge du côté des habitations. La justification de Polly me paraissait donc complète; je me haïssais de l'avoir accusée, et il me semblait que mes remords ne pourraient jamais égaler mes cruauté. M. Harrison, pleurant de joie maintenant, baisait avec transport le front, les mains de sa fille chérie, et levait à chaque instant les yeux vers le ciel pour remercier Dieu de lui avoir rendu le bonheur.

— Me pardonnerez-tu, mon père, dit Polly, de t'avoir fait mystère de ce petit événement? Sans connaître la cause de ton aversion, je savais que tu haïssais ce Clinton...

Noble enfant! s'écria le quaker en pressant sa fille contre son sein, c'est à moi d'implorer ton pardon!

— N'aurez-vous point pitié de moi, Polly? dis-je à mon tour en m'agenouillant devant cette sublime fille.

— Relève-toi, me répondit-elle en me tendant la main; je ne t'aurais point paru si coupable, si tu m'avais moins aimée. Oublie mon imprudence comme j'ai oublié déjà ta cruauté.

— Oh! jamais, Polly, m'écriai-je en mouillant ses deux mains de mes larmes; jamais je n'oublierai cette sérénité angélique et cette bonté ineffable qui vous font prendre nos soupçons en dédain, et nos fautes en miséricorde!

Comme Polly m'invitait de nouveau à me relever, une nouvelle détonation fit trembler la maison.

— Le canon! le canon! m'écriai-je en me redressant vivement. Adieu, Polly; adieu, M. Harrison!

— A bientôt, n'est-ce pas? me dit le quaker en me tendant la main.

Oui, oui, je reviendrai, m'écriai-je.

Au même instant un grand bruit d'armes se fit dans la maison, et des pas pesants retentirent sur l'escalier. Je m'élançai vers la porte, et je me heurtai sur le seuil contre un officier anglais qui me dit:

— Vous êtes mon prisonnier, Monsieur.

VIII.

— Prisonnier! mot! pas encore! m'écriai-je en mettant vivement l'épée à la main; défendez-vous, monsieur.

— Toute résistance serait inutile, répondit froidement l'officier en me montrant les soldats qui remplissaient l'escalier; remettez donc votre épée au fourreau, monsieur, et promettez-moi de ne plus la tirer sans ma permission.

Il n'était que trop vrai. Il ne me restait pas même la ressource d'un combat. Je baissai donc la tête avec confusion, et je rengainai mon épée en prenant l'engagement qu'on exigeait de moi.

— Et maintenant, mademoiselle, dit l'officier en s'inclinant courtoisement devant Polly, permettez-moi de vous remercier de la généreuse hospitalité que vous m'avez accordée hier; et pardonnez-moi en même temps d'avoir quitté aussi cavalièrement cette maison.

— Et quoi! s'écria le quaker avec étonnement en se tournant vers Polly, ne m'as-tu pas dit que le fugitif à qui tu as donné asile, était le colonel Clinton?

— Sans doute, mon père, répondit Polly; il m'a dit se nommer ainsi.

— Mais je ne reconnais pas...

— En effet, monsieur, interrompit le colonel, je ne suis pas le Clinton que vous connaissez. Celui-là était mon frère... Vous frémissez!... Ah! je le sais... il vous a fait bien du mal. Maintenant il n'est plus, et à Dieu seul appartient le droit de le juger!

— Tu as raison, frère, reprit gravement M. Harrison. La haine, comme la justice des hommes, doit s'arrêter devant le tombeau.

En ce moment, Mme de Briars entra dans la chambre. A la vue du colonel, elle s'écria étourdiment:

— Eh mais! je ne me trompe pas, voilà mon cavalier de fenêtres.

Le colonel la regarda attentivement et dit en saluant jusqu'à terre:

— Recevez mes compliments, madame, je n'aurais jamais reconnu sous ce costume le sémillant officier qui m'a tenu l'échelle.

— Ah! madame, dis-je à voix basse en me penchant à l'oreille de la marquise, votre indiscrétion a failli causer bien des malheurs.

— Allons donc! répondit-elle légèrement, je n'ai raconté qu'à M. de Vernon cette édifiante histoire.

— C'est vrai; mais je vous écoutais.

— Il fallait donc écouter jusqu'au bout; vous auriez appris qu'après la fuite du colonel j'avais escaladé la fenêtre à mon tour, que je n'avais trouvé personne dans la chambre de mes Polly, et que le lendemain matin, à la suite du coup de théâtre provoqué par votre jalousie de mauvais goût, la petite quakeresse m'avait donné de l'aventure l'explication dont elle vous a aussi probablement régalé. Il est vrai, ajouta charitablement la bonne dame, que je ne crois pas le premier mot.

— Silence! madame, lui dis-je, ceux d'autrefois ne parlent pas comme la plus noble des femmes.

La marquise me tourna le dos en ricanant, et alla s'asseoir à l'écart, près de la fenêtre, où elle se mit à fredonner avec affectation une romance à la mode.

Pendant ce dialogue, le colonel Clinton avait été rejoindre la tête de son détachement. Lorsqu'il vit la marquise s'éloigner, il me fit un salut froid et poli, que j'interprétai comme un ordre de le suivre. Mon cœur se serra, et je laissai éclater ma douleur sur mon visage.

— Un pleurs, frère! me dit Polly en me tendant la main, et en même temps deux larmes vinrent poindre au bord de ses paupières.

Je saisis sa main et je la baisai avec une chaleur pleine de tendresse et de remords.

M. Harrison lui-même parut touché de mon désespoir:

— Frère, dit-il au colonel, je ne connais pas les lois de la profession; mais n'as-tu pas pitié comme moi de ce malheureux jeune homme? ne pourrais-tu lui laisser la liberté?

— Les devoirs du soldat sont rigides, répondit le colonel. Par égard pour vous, cependant, monsieur Harrison, par reconnaissance pour mon Polly, à qui je dois la vie peut-être, je consens à ce que monsieur soit libre... mais à deux conditions.

— Parlez, monsieur, parlez, m'écriai-je.

— Vous me promettez de ne plus porter les armes contre l'Angleterre?

— Je le promets, Monsieur.

— Et vous vous engagez à vous embarquer sur le premier vaisseau qui fera voile pour l'Europe?

— Accepte, Senoé, me dit tout bas la marquise de Briars, qui s'était précipitamment rapprochée de moi; accepte, mon cher, nous partirons ensemble.

Je regardai Polly: elle était pâle et ses traits exprimaient l'anxiété la plus vive. Assistôt ma ré-